

Forum & débats

ENTRETIEN BENOÎT GUILLOU, docteur en sociologie (EHESS)

Ancien rédacteur en chef de « La Chronique d'Amnesty International », Benoît Guillou a consacré sa thèse aux discours et aux pratiques du pardon au Rwanda entre 1994 et 2014

« Le pardon est un processus vagabond et fragile »

Pourquoi vous êtes-vous intéressé au pardon pour une thèse de sociologie ?

Benoît Guillou :

Comme « l'amour », le pardon est un mot polysémique qui renvoie à tout et son contraire. C'est aussi une notion instable : toute la difficulté est de l'inscrire dans la durée. Dans la tradition chrétienne, il relève de la grâce et d'un acte purement désintéressé. De mon côté, j'ai voulu l'aborder sous l'angle sociologique en laissant le plus possible la parole aux acteurs, qu'il s'agisse des victimes ou des auteurs de massacres. Comme rédacteur en chef de la revue d'Amnesty International, je suis parti du constat suivant : la justice, quand elle fonctionne, permet de juger les « gros poissons », comment faire lorsque le nombre de présumés coupables est aussi important ? On compte plus de 120 000 détenus dans les prisons rwandaises après le génocide. J'ai donc enquêté sur le rôle des acteurs religieux dans le processus de paix et plus précisément, la question du pardon après l'irréparable.

Comment étudier un concept aussi insaisissable, aussi intime ?

B.G. : À partir de sources documentaires et sur la base de cinq séjours sur place entre 2003 à 2013. J'ai très vite été surpris par la diversité des acteurs qui se saisissent du langage du pardon. Certains sont extérieurs au pays, comme Jean-Paul II, Desmond Tutu ou encore le représentant spécial de l'Union européenne pour la région des Grands Lacs... Au Rwanda, le président Kagame lui-même engage une institutionnalisation du pardon pour « réapprendre à vivre ensemble », selon ses propres termes. Quant aux Églises chrétiennes, elles se mobilisent à différents niveaux, de la Conférence des évêques catholique aux ONG confessionnelles spécialisées dans le domaine de la « guérison »... Naturellement, suivant la personne qui convoque le pardon et ce qui est attendu en échange, j'ai pu observer des conceptions diverses et variées du pardon.

Plus concrètement, j'ai voulu reconstituer des scènes de pardon ; en prison, dans une paroisse et sur les collines... Le gros de mon enquête se déroule à Musha, une paroisse rurale située à une heure de la capitale. En 1994, quelques jours après le dimanche de Pâques, près de 6 000 Tutsis furent massacrés par leurs voisins dans l'église où ils étaient venus se réfugier. Je décris la façon dont, cinq ans plus tard, un prêtre, rescapé du génocide, ayant perdu toute sa famille, s'efforce par des gestes quotidiens de redonner vie à sa communauté déchirée.

Le pardon ne peut-il être juste une esquive ?

B.G. : Il est certain que, très souvent, la pratique du pardon apparaît comme un instrument de contrainte et de défense d'intérêts particuliers. Un acte que l'on cherche à extorquer. En prison, j'ai rencontré des prédicateurs zélés proposant un pardon « clés en main », laissant peu de place à la discussion et utilisant des citations bibliques pour frapper les esprits. L'aveu et le pardon prennent alors un caractère routinier et deviennent un objet de marchandage : « Je demande pardon, j'offre une chèvre et on est quitte ! » Inversement, je rends compte du travail réalisé par des associations, notamment les Dames de la Miséricorde divine, qui essaient d'aller plus loin : elles visitent les tueurs en prison et les incitent à faire un vrai travail sur eux-mêmes, parfois avec l'aide de psychologues.



Benoît Guillou.

Qu'appellez-vous « pardon de réciprocité » ?

B.G. : À l'échelle de la paroisse de Musha, il arrive que de petits groupes de fidèles parviennent à créer un espace de parole, d'écoute, voire de solidarité. Parfois, le groupe parvient à sortir de la vision binaire qui sépare les « bons » des « méchants » pour faire émerger des compromis du type : « Je sais que ta sœur a tué mon enfant mais je te laisse un espace pour vivre à mes côtés. » La pratique du pardon permet alors un apprentissage de la citoyenneté et l'instauration d'une relation de réciprocité. Dans certains cas et à certaines conditions, le pardon permet de penser et d'agir autrement afin de surmonter au mieux les impasses. Pardonner apparaît comme une ressource individuelle et collective de dépassement des divisions passées.

Le pardon permet-il vraiment aux victimes comme aux tueurs de s'en sortir ?

B.G. : Il faut être prudent lorsqu'on aborde le thème du pardon, il s'agit généralement d'un processus vagabond et fragile. Il arrive cependant qu'une relation de pardon s'établisse volontairement entre un rescapé et un génocidaire. Je décris longuement l'histoire d'une relation de pardon entre une mère et l'un des assassins de ses fils. Ce type de pardon inconditionnel est ultra-minoritaire mais pas anecdotique : la portée symbolique est forte, dans un pays qui compte plus de 80 % de chrétiens, il permet d'espérer.

A-t-on tort de l'assimiler à l'oubli ?

B.G. : Trop souvent encore, le pardon est associé à l'amnistie ou à l'oubli ! Dans la réalité, un authentique pardon suppose un travail du sujet sur lui-même et sur la vérité. « Pour pardonner, il faut se souvenir », souligne Jankélévitch. La posture de la communauté d'appartenance est également importante. Dans les pires conditions les liens de filiation et de solidarité sont essentiels, soit la communauté encourage et soutient une démarche de pardon, soit, au contraire, elle s'y oppose plus ou moins vigoureusement.

RECUEILLI PAR

ANNE-BÉNÉDICTE HOFFNER

REPÈRES

BIOGRAPHIE EXPRESS

- **Né en 1965 en Bretagne**, Benoît Guillou est docteur en sociologie et journaliste.
- **Reporter en Amérique latine de 1992 à 1997**, il est ensuite rédacteur en chef de *La Chronique d'Amnesty International*, jusqu'en 2014.
- **En 2014-2015, il est éditeur** aux éditions de l'Atelier.
- **Responsable d'un**

séminaire à l'Institut catholique de Paris

depuis 2009 sur l'analyse des génocides et crimes de masse, Benoît Guillou assure régulièrement des conférences sur le pardon et les conditions d'une paix durable.

- **Publications.** *Survie ou métamorphose ? L'avenir du catholicisme en France*, livre entretien avec Mgr Claude Dagens, (éd. L'Atelier, avril 2015) et *Le pardon est-il durable ? Une enquête au Rwanda*.